

Le désarroi du délégué

J'aurais dû rencontrer Hamid depuis longtemps. On m'a souvent parlé de lui ; lorsque j'évoquais les « problèmes » des immigrés dans l'usine, on me disait : « Tu n'a pas encore vu Hamid ? tu devrais aller le voir. » En fait je l'ai croisé, aperçu à plusieurs reprises, notamment lors de la grève d'octobre 1989 ; je connais sa silhouette courte, trapue, je l'ai vu en tête des défilés. Il figure dans beaucoup de documents tournés en caméscope. Il apparaît dans un film tourné sur l'usine en 1990 : il a été filmé pendant plusieurs moments sur son poste de travail, il commente lui-même ses gestes, les opérations, il parle de la pénibilité de ce travail. Je l'ai vu également à la télé, aux actualités de FR3. Lorsqu'il s'agit de témoigner sur les nouvelles conditions de travail à HC1 (Habillage-Caisse, nouvelle usine de carrosserie), c'est souvent à lui, parce qu'il est délégué, et parce qu'il n'a « pas peur » de s'exprimer qu'on fait appel. Son avis a du poids dans le syndicat. Il fait partie de ce petit nombre de « délégués » qui sont en mesure de se présenter en porte-parole et parmi lesquels depuis cinq ou six ans le poids des femmes et des immigrés s'est beaucoup accru.

Il travaille dans la région de Montbéliard depuis une vingtaine d'années, et dans l'usine de Sochaux depuis 15 ans. Mais il n'a guère plus de 40 ans. Il a occupé différents postes, toujours en chaîne, et a très longtemps travaillé en finition. Syndiqué deux ou trois ans après son arrivée à l'usine, c'est après la grève de 1981 qu'il a accepté de devenir délégué et depuis n'a pas cessé de l'être. Depuis plusieurs mois, et après avoir fait le fameux stage de trois semaines à Morvillars, il travaille à HC1, le nouvel atelier qui s'est ouvert à la fin de 1989. Les délégués CGT et CFDT y sont très peu nombreux (« une poignée »). La plupart des militants et des délégués sont encore à cette date dans la « vieille » finition. Mais aux élections des DP (délégués du personnel) de mars 90, la CGT a fait, dans le nouvel atelier, un score tout à fait inattendu, dépassant 70 % dans certains départements.

J'ai pris rendez-vous avec Hamid, trois jours auparavant, un dimanche après-midi, lors de la fête de la CGT de Sochaux. Chaque année, la fête se déroule sur le terrain de sport de Bethoncourt, une commune proche de l'usine dont la municipalité est communiste. Quelques centaines de participants. On vient en famille. La journée s'organise autour des matches de foot que disputent des équipes improvisées : l'emboutissage contre la finition, les jeunes contre les vieux, le châssis contre la fonderie, les femmes contre les hommes. Ce ne sont pas de vrais matches. Certains joueurs sont déguisés, on rit beaucoup. Plusieurs hommes sont déguisés en femmes, ou l'inverse. Les femmes sont très applaudies. Les figures populaires des ateliers se doivent d'être présentes, de jouer sur la pelouse ne serait-ce que cinq ou dix minutes. Les séquences de jeu sont d'environ 20 minutes (il y a trois ou quatre ans, elles dépassaient largement la demi-heure, mais on a vieilli, et on est trop essoufflé). L'atmosphère sur le terrain et hors du terrain est celle de la franche rigolade. On entre dans le jeu, on en sort comme on veut (je me souviens qu'en regardant ces matches, j'ai pensé aux orchestres du syndicat des métallos, l'IG Metall, dont j'ai vu des images dans un film sur les usines Volkswagen de Wolfsburg). Il me semble que les ouvriers présents ici sont tous des OS, qui ont sensiblement le même âge ; peut-être y a-t-il parmi eux quelques professionnels, mais en très petit nombre. Deux ou trois techniciens, ceux que l'on voit toujours, pas un seul cadre. Il me semble que je suis le seul, dans toute la fête, à ne pas avoir l'air d'un ouvrier.

C'est ainsi que j'ai rencontré Hamid. Il venait de jouer, de beaucoup courir, et il soufflait un peu, à demi allongé, sur le bord de la pelouse. Il était avec sa femme et sa petite fille, au milieu d'un groupe de « copains ». J'étais moi-même avec un groupe de militants que je connais depuis longtemps. On m'a présenté : « Un copain dont t'as peut-être entendu parler, qui a fait des articles sur l'usine, qui vient à Sochaux depuis quelques années. » « Sociologue » ou « journaliste », je ne sais trop les mots qui ont été employés. Hamid fait comme si ma figure ne lui était pas totalement inconnue. Et effectivement il a déjà dû me voir avec l'un ou avec l'autre. On continue : « Il aimerait discuter avec toi du travail à HC1, parler de l'ambiance de l'atelier, du boulot de délégué. » Je dis quelques mots de ce que je connais de HC1, des visites que j'y ai faites, de certains des ouvriers que j'ai rencontrés. Un accord immédiat, sans problème, pas l'ombre d'une réticence.

Quand j'arrive vers 10 h 30 à l'appartement où il vit, dans la ZUP de Montbéliard, une grande « barre » où les familles d'ouvriers immigrés

sont nombreuses — on n'utilise ici qu'un mot pour les désigner : « les blocs » —, Hamid, un grand tablier passé sur son T-shirt, en jeans, est en train de préparer le repas de la famille, celui qu'il avalera tout à l'heure en vitesse avant de partir pour le travail de l'après-midi (il travaille « de tournée », et cette semaine, il est « de l'après-midi », c'est-à-dire qu'il travaille de 13 heures 15 à 21 heures). La fenêtre est grande ouverte. Dehors le ciel est très bleu, et il fait très chaud. Hamid prend, de toute évidence, beaucoup de plaisir à cette occupation : il vient d'éplucher quelques légumes et de vider des maquereaux qu'il va jeter dans un court-bouillon — tout à l'heure il m'en donnera la recette : une recette de chez lui, du Sud, accommodée aux possibilités locales.

Il m'accueille très gentiment, comme si je ne l'importunais pas, il me dit qu'il n'avait pas oublié notre rendez-vous, qu'il m'attendait. Je ne me sens guère obligé de me justifier d'être là. Il me semble que tout se passe comme si nous nous connaissions depuis longtemps et que nous reprenions une conversation interrompue. Je me dis que ce sera là un entretien « sans problèmes ».

Et puis — nous sommes encore debout dans l'entrée, je ne lui ai, bien sûr, pas demandé la permission d'ouvrir mon magnétophone — voilà qu'il se lance dans un récit un peu confus de ce qui est arrivé la veille dans son atelier, et de telle manière que je n'ai pas envie de l'interrompre ! Le récit est d'abord un peu chaotique, mais à la violence des mots — « ça me dépasse », « je n'ai jamais vu ça », « ça me passe par-dessus la tête » —, je comprends qu'un événement est survenu qui se situe en dehors du « train-train », de la « routine de la vie syndicale ». Un événement qui le touche, lui, personnellement, qui, à ses yeux, relève d'un autre ordre que ceux dont nous avions projeté de parler.

Que s'est-il passé ? En bref la veille, dans un secteur de l'atelier, tout proche du sien (où depuis le départ des intérimaires, à la suite de la guerre du Golfe, les collectifs de travail sont sans cesse réorganisés, où sans cesse arrivent des « vieux » provenant d'autres secteurs de l'usine) des ouvriers de son âge, qui sont des anciens de finition (des gens qu'il connaît bien, des « bons copains », de « bons ouvriers » qui ont fait grève en 1981 comme en 1989, sans problème, qui votent pour la CGT, même s'ils ne sont pas syndiqués) et qui partagent donc en principe les anciennes valeurs de solidarité, ont rédigé une pétition, plus ou moins à l'initiative des « chefs », pour demander qu'un ouvrier soit « exclu », non seulement du secteur, mais de l'usine de Sochaux — et cette pétition était dirigée contre un ouvrier, qui était lui-même, un ancien syndiqué, qui avait 10 ou 15 ans d'usine, mais qui,

n'ayant jamais été en chaîne, n'arrivait pas à tenir le rythme. Hamid a voulu les faire revenir sur leur décision. Il a complètement échoué.

Il en reste abasourdi, assommé. Lui qui est habituellement plutôt calme, pondéré, il se met à parler avec volubilité, il est comme saisi à nouveau par l'émotion qui le tenait la veille. Il va me dire sa surprise, son désarroi, son indignation, la manière dont il est allé — en utilisant ses heures de délégation — engueuler ses copains, interroger les chefs, les mettre en face de leurs responsabilités, face à un événement qui lui paraît « scandaleux », qu'il n'admet pas. Il va mimer la surprise des chefs qui lui demandent : « Mais pourquoi t'acharnes-tu ainsi ? », « pourquoi cela te touche-t-il si fort, alors que, après tout, d'habitude on ne vous ménage pas, vous, les délégués ? ». Et il m'explique à nouveau comment il s'est agité, est revenu à cinq ou six reprises voir les chefs, a suscité entrevues et réunions. Il s'est passé là une chose qui le blesse profondément, qui semble l'atteindre à un niveau personnel, dans son honneur de militant et d'ouvrier.

Sa protestation me paraît plus éthique que vraiment politique. Elle ne se prolonge pas dans un discours de dénonciation des pratiques de la direction, du type de ceux que pourrait me tenir un militant aguerri, rompu au combat syndical. Son indignation — mais c'est une indignation qui reste contenue, qui ne s'exprime ni par de grands mots, ni par des éclats de voix, mais plutôt dans la vibration du ton — se porte dans deux directions.

Il s'emporte contre « les copains », les « vieux » qui ont dépassé les bornes de ce qu'il est possible d'excuser — qui ont rompu avec les règles « élémentaires » de la solidarité ouvrière. Un peu plus tard, il me parlera de l'attitude des ouvriers français et particulièrement des sympathisants de la CGT pendant la guerre du Golfe et la manière dont beaucoup de vieux syndiqués se sont montrés plus anti-arabes que certains « peugeotistes ». Il retrouvera le même ton, celui d'une indignation contenue : sans les excuser, il ne peut pas aller jusqu'à la condamnation totale, parce qu'il sait trop bien le poids de misère qui pèse sur ses copains.

Il s'emporte aussi contre la direction, les cadres de haut niveau, les « grands chefs » qui, en voulant ignorer le groupe « réel » des ouvriers pour favoriser l'émergence d'un groupe fictif autour des moniteurs et des chefs d'équipe, en exaspérant l'individualisme, les rivalités, les jalousies, pratiquent une politique aveugle, presque insensée qui, un jour, dit-il, se retournera contre eux.

Je suis frappé par le lien qu'il établit entre la violence des pratiques

d'individualisation à outrance, et la destruction de ce qu'il perçoit comme des liens sociaux minimaux qui, même dans des ateliers ultra-taylorisés, assureraient une forme de vie sociale relativement organisée. Car, et il le redira à plusieurs reprises, ce sont les liens sociaux fondamentaux qui se trouvent affectés par des pratiques qui visent des gens tenaillés par la peur et que l'avenir angoisse. D'où le risque, sur lequel il insiste que courent les chefs d'être eux-mêmes atteints un jour, par ricochet en quelque sorte.

Au bout d'un moment cependant, il propose que nous nous asseions. Nous nous installons dans la cuisine devant la table sur laquelle, tout à l'heure, il préparait légumes et poissons. Je demande l'autorisation d'ouvrir mon magnétophone, ce qu'il m'accorde comme allant de soi. Quelques phrases banales. On se vouvoie à nouveau : « Je ne sais pas trop ce que vous attendez. » Je lui dis que c'est exactement de « tout cela » qu'il faut parler, de toutes ces « histoires » auxquelles on ne prête pas habituellement assez d'attention, qu'il faut qu'on y revienne, qu'à moi aussi « tout cela » semble important, qu'on n'écoute jamais « vraiment » les militants qui sont en première ligne.

Nous resterons longtemps ainsi, assis à la table. Nous boirons une bière, un café. De temps en temps l'un ou l'autre se lèvera pour regarder la marmite. Au bout d'un moment, je me mettrai moi-même à éplucher quelques légumes, autant pour me donner une contenance que parce que ce geste est en quelque sorte « appelé » par le cadre.

C'est l'arrivée de sa femme, avec qui je bavarde un moment (à propos du pays), qui interrompra notre entretien. On ne peut retarder l'heure de départ pour l'usine ●